

# LES ECHANGES CULTURELS AVEC LA RUSSIE

## Soyons logiques! Ne les acceptons pas!

# L'autorité

39<sup>e</sup> ANNÉE No. 42

8 MAI 1954

Imprimé à St-Hyacinthe

10  
cents

Rédaction: 2003, St-Hubert MONTRÉAL P.Q.

Directeur: GÉRARD GINGRAS

Rédacteur en chef: JEAN VINCENT

## LA SANGLANTE HISTOIRE DE DIEN BIEN PHU

Paris — Il y a quelques mois, le nom de Dien Bien Phu était pratiquement inconnu en France. Pour ceux qui se battaient en Indochine, il évoquait une paisible bourgade de 9,000 habitants du nord-ouest du Tonkin, située à douze milles de la frontière de Laos et à environ 50 milles de la frontière chinoise.

Au début de février 1953, le Vietnam, parachevant l'occupation du pays Thai, prenait possession de Dien Bien Phu, évacué par les Franco-Vietnamiens. L'occupation de cette base lui avait permis de lancer sa première offensive contre le Laos le 13 avril 1953. Ce fut notamment pour cette raison que le commandement français reconquit Dien Bien Phu et mit en place un groupement important dans cette base afin d'intercepter les communications du Vietnam en direction de Louang Prabang et, ainsi, de couvrir le Laos.

D'autre part, les forces de l'Union française, disséminées dans la région de Lai-Chau et menacées de destruction par les forces du Vietnam qui remontaient de la rivière Noire, pouvaient se regrouper autour de la base.

C'est ainsi que le 21 novembre dernier est réalisée, sous le commandement du général Gilles, l'opération "Castor" au cours de laquelle 150 Dakotas lâchent des milliers de parachutistes, dont cinquante pour cent vietnamiens, et des tonnes d'armes et de matériel. Le 6<sup>e</sup> bataillon de parachutistes lâche le premier, attaque le village et l'enlève après des combats de rues.

Le jour suivant, c'est une avalanche de parachutistes et de matériel. On construit en hâte un camp retranché. On installe l'artillerie, on creuse des boyaux, on travaille sur le terrain d'aviation, on dresse des barbelés.

Dans un temps record, la forteresse de Dien Bien Phu surgit du

sol. Elle est mise sous le commandement d'un des meilleurs cavaliers de France, le colonel Christian de Castries, "baroudeur" intrépide, et dont le nom deviendra bientôt synonyme de vaillance, de bravoure, d'héroïsme.

Les défenseurs de Dien Bien Phu commencent leurs veillées. Chaque jour pour tromper leur attente, ils perfectionnent leurs défenses. Cette première attente se prolongera durant quarante jours.

Le 30 décembre, le Vietnam déclenche sa deuxième offensive contre le Laos. Après l'évacuation de Lai Chau par les français, les forces du général Giap commencent méthodiquement l'investissement du camp retranché. Vers la fin janvier, on évalue à 40,000 hommes les troupes vietnamiennes qui encerclent Dien Bien Phu.

Après plusieurs préparations d'artillerie, le Vietnam, qui a éprouvé la solidité des défenses, évite le combat direct et porte le gros de ses efforts vers Louang Prabang. Mais l'existence de la forteresse et la menace qu'elle représente ne lui permettent pas d'atteindre Louang Prabang et Ventiane. Le premier objectif fixé aux défenseurs de Dien Bien Phu est atteint: ils ont empêché la chute de la capitale du Laos. Alors le Vietnam décide de s'emparer à tout prix du camp retranché.

L'enfer de Dien Bien Phu va commencer. Le 13 mars 1954, à 17 heures, après une intense préparation d'artillerie, Giap lance ses troupes à l'assaut de la forteresse.

L'avant poste "Béatrice" au nord-est du centre de résistance tombe. Mille morts Viets restent dans les barbelés. La deuxième nuit, après environ 40 heures de combats d'une violence inouïe, où les français repoussent vague après vague la "mer humaine" de l'infanterie vietnamite qui faisait sauter les barbelés à l'aide de

barbous chargés de plastic, 1,500 viets restent sur le terrain.

Le colonel De Castries est maître de la situation.

Mais après "Béatrice", l'avant-poste "Gabrielle", situé au nord du centre de résistance, tombe à son tour le 15 mars.

Alors que dans la matinée du 14 mars le commandement français avait accepté une trêve pour que le Vietnam enlève ses morts et évacue ses blessés, le général Giap prend, à partir de ce moment-là, toutes les mesures pour empêcher l'évacuation des blessés graves. L'artillerie du Vietnam ouvre le feu sur les Dakotas sanitaires marqués de la Croix Rouge.

Malgré des risques énormes, les pilotes d'avions et d'hélicoptères réussissent à assurer l'évacuation de la plupart des grands blessés de ce premier assaut. Le 28 mars, le général Navarre, commandant en chef en Indochine, lance par radio un appel au général Giap, lui demandant un "cessez-le-feu" de quelques heures, sous le contrôle de représentants de la Croix-Rouge. En guise de réponse, Giap effectue un bombardement massif afin de rendre le terrain d'aviation inutilisable.

C'est le prélude du deuxième assaut qui commence le 30 mars, et est déclenché sur la face est de Dien Bien Phu. Les combats sont encore plus acharnés que lors du premier assaut. Les combats font surtout rage autour du point d'appui nord-est ou les avant-postes "Eliane" et "Dominique" changent de mains jusqu'à six fois successivement. Une fois de plus les parachutistes, les légionnaires et les tirailleurs luttent pied à pied contre les troupes fraîches du Vietnam qui s'élancent à l'assaut en hurlant. La piste d'aviation constitue l'un des enjeux de la bataille. L'adversaire essaie par tous les moyens de s'en emparer. Le

général De Castries est obligé de resserrer de nouveau son dispositif.

La furie des assauts du Vietnam s'apaise provisoirement. Mais au cours des jours suivants l'activité se concentre sur le flanc Nord-ouest du centre de résistance, et l'adversaire réussit à occuper environ un tiers de la piste d'atterrissage qui avait été rendue inutilisable par les derniers tirs d'artillerie. Les défenseurs doivent abandonner deux points d'appui au poste "Fuguette" au nord-ouest, entre lesquels des assaillants se sont infiltrés. La zone de parachutage devient ainsi limitée à 3 furlongs de longueur.

C'est dans ce "mouchoir de poche" que le matériel doit être parachuté et que sont largués les volontaires qui se présentent dans toutes les unités du Delta pour participer à la défense de Dien Bien Phu.

Et c'est à nouveau l'attente. L'aviation française parachute sans arrêt des tonnes de munitions, de matériel, de ravitaillement et de médicaments. Elle déverse des tonnes de bombes et de napalm sur les arrières du Vietnam dont elle tente de couper les voies de ravitaillement.

Dans le camp, les défenseurs ont quelques jours de répit, qu'ils mettent à profit pour consolider les défenses. Les blessés sont soignés avec dévouement dans des hôpitaux souterrains. Une seule femme, infirmière militaire, Geneviève De Galard essaie de leur apporter un peu de réconfort moral. Son abri est installé à côté du P.C. de Christian De Castries qui, le 16 avril, est nommé général de brigade en pleine bataille.

Avant même que ne s'ouvre la conférence de Genève, dans la nuit du premier au 2 mai, Giap déclenche son troisième assaut contre Dien Bien Phu. Les forces du Vietnam s'emparent de trois points d'appui périphériques et parviennent à s'y maintenir malgré les contre-attaques lancées par le général De Castries. Elle essaient, en outre, mais en vain, de s'emparer du centre de résistance "Isabelle".

Dans la nuit du 3 au 4, Giap enlève un quatrième point d'appui sur la face ouest du dispositif. Des combats d'une rare violence sont menés à la grenade et au couteau. Les adversaires qui se sont abattus sur Dien Bien Phu sont une nouvelle épreuve pour la résistance de ses défenseurs.

Il semble cependant, qu'après les assauts sanglants qui lui ont causé de lourdes pertes, le général Giap ait changé la tactique et ait décidé d'étouffer progressivement le camp en grignotant les unes après les autres les points d'appui.

Mais le temps presse. La tactique d'infiltration ne donne pas de résultats assez rapides et, loin de s'affaiblir, le moral des défenseurs est plus élevé que jamais. C'est l'assaut général. Le camp retranché est pris en tenaille par 20,000 assaillants. Il est submergé après vingt heures de violents combats.

"Les défenseurs de Dien Bien Phu ont rempli leur mission": Ils ont empêché la chute de Louang Prabang. Ils ont infligé des pertes considérables au Vietnam qui enlève à Giap une grande partie de son potentiel opérationnel en vue de nouvelles attaques dans la zone "La France et l'Union Française reconnaissent, dans les défenseurs de Dien Bien Phu, les mêmes vertus héroïques dont donorent l'exemple leurs anciens, les soldats de Verdun", déclarait le communiqué publié à cet effet.

Un incident a remis d'actualité la question des échanges culturels avec la Russie soviétique. On sait que six artistes soviétiques font actuellement une tournée au Canada. Le gérant canadien de ces artistes, M. John Boyd, de Toronto, a déclaré à Winnipeg qu'il lui avait été impossible de louer une salle dans la province de Québec parce que leurs propriétaires craignaient les représailles de M. Duplessis, prétendant que celui-ci pouvait fermer toute salle ou révoquer son permis si le propriétaire la louait pour un concert donné par les Russes.

A cet accusé M. Rivard, le procureur général de la Province, a répondu que le gouvernement provincial n'avait reçu aucune demande à ce sujet. D'ailleurs, a précisé le procureur général, les permis de louer des salles sont émis par les municipalités et le gouvernement provincial ne pourrait intervenir que si les détenteurs se prétaient à la diffusion de la propagande communiste.

Nous avons là, en substance les éléments d'un problème qui ne peut laisser personne indifférent, encore moins les catholiques qui doivent être éclairés sur un régime totalitaire, actif dans tous les domaines, y compris celui de l'Art.

Dans l'incident relaté plus haut, nous en avons une preuve évidente. Les artistes soviétiques plaident qu'ils venaient au Canada dans le but exclusif de donner un spectacle artistique. Et, pourtant, la première déclaration publique de leur gérant est une accusation, absolument gratuite, portée contre la province de Québec, la seule officiellement décidée à se protéger contre le communisme.

Le reproche d'étroitesse d'esprit qu'on fait, en l'occurrence, à la province de Québec, donne la me-

sure de l'aveuglement systématique de tous les "raffinés" qui volent dans l'incident de la troupe soviétique la privation volontaire

par Julia Richer

d'un moyen de culture. Et qui déclament que l'art, même soviétique, reste l'art et que personne ne doit entraver sa liberté!

L'art en Russie soviétique n'est pas libre. Le régime s'en sert à sa fin ultime qui est, nous le savons tous, la conquête des esprits et des coeurs. L'artiste soviétique qui tenterait de se dégager d'une telle entrave serait immédiatement réprimandé publiquement par les autorités du Kremlin. Des exemples multiples, depuis l'avènement du régime soviétique en Russie, nous ont donné la mesure de la liberté qu'on accorde aux artistes. Il y a, en autres, ceux de Prokofiev et de Chostakovitch lui-même.

Il n'est plus ici uniquement question de consommation domestique, comme nous le voyions il y a quelques années, sous les régimes hitlérien ou mussolinien. L'expansion

Mme Julia Richer, de Notre Temps, et Michel Roy, de l'Autorité, ont abordé la semaine dernière à Radio-Canada le problème des échanges culturels avec l'URSS, problème que la tournée de six artistes soviétiques au Canada rend singulièrement actuel. M. Luc Cossette, réalisateur de l'émission Confrontation, autorise notre journal à reproduire les textes de ces causeries.

du communisme dans le monde est la préoccupation centrale de ses disciples. Et c'est, à certains points de vue, à l'Etranger, que les Soviets, par l'action de leurs néophytes, exercent le plus intensément leur insinueuse propagande.

L'artiste soviétique n'est pas uniquement un artiste. Par-delà son art il voit le but à atteindre, non pas celui de l'esthétique pure, mais celui d'une conquête possible à une doctrine qu'il a fait sien, qu'il croit juste et qu'il veut propager pour qu'elle règne sur l'humanité entière.

Nous savons combien les théories de l'art pour l'art sont risibles, plus que jamais dans un siècle comme le nôtre, où l'engagement tient l'homme dans toutes les actions de sa vie.

L'art est un témoignage et doit tirer à lui l'adhésion de celui qui lit, de celui qui admire, de celui qui écoute. L'artiste, en créant, donne un message. Celui de l'artiste soviétique ne peut être que le reflet d'une doctrine qui l'engage à une servitude mentale, nécessairement suggestive.

Accepter l'échange de relations culturelles avec la Russie soviétique c'est accepter qu'en tant que Canada des artistes et des écrivains dont la préoccupation première ou simultanée, si vous aimez mieux, doit être constamment celle de l'expansion du communisme. Personne n'est prêt, que nous sachions, dans la province de Québec par exemple, à désirer un régime totalitaire qui annule au départ toutes les valeurs sociales, familiales et chrétiennes qui, jusqu'ici, nous ont fait ce que nous sommes. Il est donc logique de refuser des échanges culturels qui peuvent — même de loin — préparer l'avènement d'un tel régime.

## Soyons logiques! Acceptons-les!

Personne n'avait encore mis en doute l'utilité des échanges culturels. Voilà une pratique, admise depuis toujours dans la majorité des pays, pratique dont le Canada — le Canada français en particulier — a largement profité au cours des récentes années.

Ainsi, l'intensification des relations entre l'Amérique et l'Europe a eu pour effet de multiplier les visites, les grandes tournées, les voyages d'amitié, les expositions d'oeuvres étrangères. Ces échanges ont fait naître un dialogue auquel les hommes sincères ont voulu participer. D'innombrables préjugés sont disparus.

Des barrières, naguère infranchissables, ont été franchies. Soucieux d'accroître les chances de paix, les gouvernements se sont empressés de recommander et d'encourager les échanges culturels. Donc cette pratique, de plus en plus généralisée, loin de poser un problème, constitue un excellent moyen de rapprocher les hommes.

Et pourtant, dans les conditions actuelles, le monde étant ce qu'il est, c'est-à-dire divisé en deux blocs, est-il souhaitable que des pays dont les systèmes économiques sont différents, dont les intérêts internationaux ne semblent jamais coïncider, dont les relations diplomatiques sont pour le moins tendues et dont les efforts sont consacrés, d'un côté comme de l'autre, à l'extermination mutuelle — est-il souhaitable que des pays comme le Canada et l'URSS échangent des valeurs culturelles? Dans cette perspective, la pratique des échanges culturels pose un problème. Rappelons brièvement les faits: Un groupe de musiciens soviétiques accomplit une tournée au Canada. Ils ont été reçus sans incident dans la plupart des grandes villes du pays. A Vancouver, à Winnipeg, à Toronto, aucune manifestation de violence n'est survenue ou n'est prévue. La police n'a pas jugé bon de renforcer ses effectifs. Un certain nombre de Canadiens se sont même déplacés pour assister à leur concert. Mais, dans la province de Québec, on refuse de louer une salle aux musiciens russes. Reposons la question: est-il souhaitable que des pays comme le Canada et la Russie soviétique échangent des valeurs culturelles? Pour répondre à cette question, il faut d'a-

bord rappeler que l'URSS groupe des républiques communistes, et que le Canada est un pays anti-communistes Or, quelle est la principale raison qui motive et justifie cet anti-communisme?

On doit répondre, sans crainte de se tromper, qu'à nos yeux, le communisme pose à la liberté individuelle des barrières incompatibles avec notre conception de la démocratie. Bref, on dira communément: "Les communistes ne reconnaissent pas la liberté de l'individu!" En conséquence, nous prétendons, nous, reconnaître et favoriser la liberté individuelle.

par Michel Roy

Nous refusons de confier à un pouvoir unique et arbitraire le contrôle de toutes les activités humaines. D'autre part, nous savons que les communistes donnent à la musique comme à tous les arts, une fonction politique. Nous savons qu'en URSS, les compositeurs sont dirigés, orientés, surveillés. Par contre, au Canada, l'artiste jouit d'une liberté totale. L'état n'intervient pas dans sa création. En URSS, cela s'appelle le Jdanovisme. Et les dépêches nous apprennent, depuis quelques mois, que la théorie suivant laquelle, en URSS, les artistes doivent créer selon les desseins de l'Etat, tend à disparaître. C'est dire que les communistes veulent restituer à l'artiste la liberté essentielle à la création artistique. Dans le même temps, que se passe-t-il dans la province de Québec?

En vertu d'un principe admis des artistes russes nous visitent, jouissent d'une parfaite liberté dans les autres provinces, mais, dans le Québec, se heurtent au mur de l'hostilité générale. Ces gens, disons-le, ne sont pas des propagandistes ou des agents secrets, ce sont des musiciens, des gens qui font de la musique et, si l'on en croit le critique d'un journal de Toronto, des artistes de valeur. Lorsque nous leur refusons le droit de se faire entendre, sous prétexte qu'ils sont Russes et communistes, nous envenimons l'art comme une fonction politique, tout comme les Soviets. Nous refusons de dissocier l'art et la politique. Nous commettons l'erreur que l'on repro-

che aux Russes, et, au surplus, nous bafouons la liberté que nous voulons défendre.

Sans doute serait-il injuste d'affirmer que cette déplorable attitude avait été soigneusement calculée. Il ne faudrait pas y voir une conspiration, mais bien plutôt une crainte: les propriétaires de salles n'ont pas voulu s'exposer aux critiques. C'est la peur chronique dont souffre l'Amérique, hystériquement anti-communiste.

Nous croyons que la pratique des échanges culturels représente l'un des rares instruments dont on puisse user pour atténuer la tension internationale. Nul n'ignore que les Soviets ont accueilli dans leur pays, à quelques reprises déjà, des Américains et des Canadiens des journalistes, des écrivains, des artistes. Quelles que soient leurs réactions à l'égard du communisme russe, ils ont au moins pu s'exprimer, dire ce qu'ils avaient à dire, chanter ce qu'ils avaient à chanter, jouer ce qu'ils avaient à jouer. A Moscou, la Comédie Française a été accueillie triomphalement. (1)

Instrument de détente et de paix, les échanges culturels doivent subsister. Sinon, à quoi bon les conférences mondiales, les entretiens diplomatiques? Si nous refusons aux artistes Russes le droit de se faire entendre, aussi bien fermer nos frontières. Il est inutile d'aller à Berlin ou à Genève. Inutile de rêver à la paix...

Des difficultés mécaniques nous empêchent, cette semaine, de paraître sur 8 pages. Il nous a donc fallu, à la toute dernière minute, modifier considérablement la mise en page et reporter à la semaine prochaine la publication de plusieurs articles. Nos abonnés et nos lecteurs voudront bien nous excuser. La semaine prochaine, on trouvera dans L'AUTORITE un long reportage illustré sur le jazz, de même qu'un article sur les préjugés raciaux à Montréal.

### Ceux qu'on aime

## La Rédaction d'Allo-Police

Il ne faudrait pas se borner ici à l'unique personnalité de Jean Paré Morin, fût-il un pilier sans lequel Allo-Police ne serait pas Allo-Police. Si Normand Hudon a choisi de caricaturer ce dernier, c'est d'abord parce qu'il prête à la caricature, c'est ensuite parce qu'il symbolise la rédaction du journal dont le tirage atteint presque celui de l'autorité. Nous ne pouvions plus continuer ainsi: publier chaque semaine en ignorant nos confrères de la rue St-François-Xavier qui, à leur manière, favorisent l'émancipation de la classe ouvrière, stimulent la conscience politique, élèvent le niveau de l'éducation et servent les fins de la justice. Notre hommage s'adresse à M. Bob Poulin, l'un des meilleurs techniciens du journalisme canadien d'expression française, à qui plusieurs d'entre nous doivent leur formation, "cerveau" d'Allo-Police qu'il dirige magistralement depuis sa fondation. On pense ensuite à André Robert dont nous ne voudrions pas dire tout le mal qu'on pense de lui parce que nous avons l'honneur de le compter parmi nos lecteurs (il en reste encore quelques-uns). André Robert est assurément le plus brillant élève de Bob Poulin, un élève qui a terminé ses études avec succès et dont l'expérience profite aujourd'hui à plus de 125,000 lecteurs...

du "New-Yorker", il a sur la situation mondiale des vues assez définitives. Il descend parfois à bavarder avec les "egg

heads" de l'autorité dont il n'approuve ni le mode de vie ni les idées...

Jean Paré Morin — rédacteur de police depuis sa naissance — est le personnage loufoque d'Allo-Police, le voyageur de la boîte, le businessman de la rédaction. Il arrive que sa photographie paraisse à deux ou trois reprises dans le même numéro. Ce n'est pas par vanité, bien sûr, mais par souci de véracité, afin d'authentifier par sa présence les sensationnelles captures du photographe Cambronne... Ah, ce cher Cambronne! Il a en commun avec son directeur la faculté de se taire. Seuls les effets de ce silence diffèrent.

Il y aurait un beau poème à faire sur notre camarade (qu'on ne vienne pas nous accuser d'être communiste!) Raymond Guérin, le troubadour qui de La Presse va à Radio-Canada, puis à Allo-Police après avoir flirté avec Le Petit Journal. Ce Guérin, avec ses observations que Roland Côté qualifierait "d'hilarantes", deviendra un jour le Molière du Canada français. Avec ça, garçon silencieux, toujours propre, charmeur, et souvent triste, de cette tristesse qui vous va droit au coeur et que l'on attribue généralement à la solitude.

Tous, ce sont les meilleurs qars du monde, ceci dit avec l'assurance qu'ils en pensent autant de nous.

BEAUBIEN II



Lecteur de "Timo", de "Life" et

# Une semaine à vivre

Nous reproduisons ci-dessous un article paru dans le supplément littéraire du New-York Times de dimanche dernier sur l'extraordinaire livre de Caryl Chessman "Cell 2455 Death Row". La lecture de cet ouvrage ne saurait avoir qu'un effet salutaire sur de nombreux Canadiens, ne fût-ce que sur le plan sentimental.

L'auteur de cette bouleversante autobiographie mourra le 14 mai dans la chambre à gaz de la prison de San-Quentin. Il a trente deux ans; on le considère comme un "génie du crime". Son acte d'accusation comportait deux inculpations d'enlèvement suivi de cambriolage ainsi que différentes tentatives de viol, aux termes de la loi californienne dite "Little Lindbergh". Avec des faits et avec toutes les ressources judiciaires prévues par la loi, il lutte depuis six ans contre la mort, avec une ardeur et une habileté qui en font un exceptionnel "avocat de prison", il proteste de son innocence.

En fait, l'autobiographie de Caryl Chessman montre que son auteur n'a jamais été un génie dans le sombre art du

crime. Chessman n'était qu'un gangster de second ordre et peut-être est-ce sur le plan littéraire que l'on découvrira la pleine mesure de son talent. Son livre est passionnant; sa langue est enrichie d'un authentique argot du "milieu" qui, sans doute, permettra de mieux comprendre l'étrange philosophie du monde pénitentiaire. Chessman raconte ses aventures en des termes mordants. La violence, souvent, remplace l'intelligence dans ces attaques de maisons de rendez-vous, dans cette vie ponctuée seulement d'un rire grossier où s'entrecroisent les coups de sirène et les coups de feu dans l'essoufflement des chasses à l'homme.

Chessman est un malade. Je suis un "psychopathe", dit-il, en accusant notre société, cette société d'où sont issus un nombre toujours grandissant de jeunes criminels. En 1952, deux millions de crimes et délits de différente nature ont été perpétrés aux Etats-Unis, mais 13 pour cent seulement de leurs auteurs ont été arrêtés et punis. "Alors, écrit Chessman, mettons un terme à la pudibonderie, soyons francs... et n'hésitons pas à le dire: dans bien

des cas, le crime paie, et paie très bien". Mais, pourquoi Caryl Chessman se trouve-t-il aujourd'hui dans la cellule des condamnés à mort? Son histoire n'est pas nouvelle. Après une épouvantable vie de famille, il a connu l'atmosphère barbare des "usines de réforme" de la Californie. Comme il le dit lui-même, son histoire n'est pas très importante en soi: "... c'est vrai, le destin de Chessman n'intéresse peut-être que Chessman lui-même, mais il est également vrai que le destin des milliers de jeunes gens qui suivent les traces de Chessman nous intéressent tous". Or, souligne l'auteur, avec un calme froid, l'exécution de Chessman ne servira en rien ces criminels en puissance.

Le livre est consacré tout entier à l'opinion d'un homme emprisonné à l'égard du crime, du châtiement et de la réhabilitation. Et, paradoxalement, c'est là que Caryl Chessman se montre enfin capable de devenir un citoyen utile.

FRANK O'LEARY

### AVIS DE DEMANDE DE DIVORCE

Avis est par les présentes donné que WIRA PUSHKAR, ménagère, de la cité et du district de Montréal, Province de Québec, Canada, s'adressera au Parlement du Canada, à sa prochaine session ou à la session suivante, afin d'obtenir un bill de divorce d'avec son époux WASYL TERESHCHENKO, mécanicien, de la cité de Montréal, district de Montréal, province de Québec, Canada, pour causes d'adultère et d'abandon.

Daté à Montréal, province de Québec, ce 21 avril, A. D. 1954.  
Alexander Biega, avocat,  
57 ouest, rue Saint-Jacques,  
Montréal, Québec.

1-8-15-22 mai

### Mise en garde

Par les présentes, le public est mis en garde contre un livre dangereux qui vient de paraître. Normand Hudon, évadé du bagne, divulgue dans un recueil de caricatures intitulé "J'ai mauvaise mine le secret des forçats et des prisonniers canadiens, secret que personne n'a osé trahir depuis deux siècles. On doit se méfier: ce livre est en vente dans toutes les librairies. Les femmes surtout ne doivent pas découvrir l'existence de ce recueil. Qui-conque achètera "J'ai mauvaise Mine" s'empressera de brûler son exemplaire. Jacques Normand, qui a écrit la préface, s'en repent amèrement. Il est lui-même menacé d'emprisonnement. Sans doute la critique endossera-t-elle cette mise en garde:

- "Un livre à proscrire, à détruire..." (André Roche, Allo-Police)
- "J'ai mauvaise Mine causera le plus grand tort à ceux qui le liront" (Roland Côté, Le Petit Journal)
- "Ce Normand Hudon, dont le comportement est louche, est fou, dangereusement fou..." (Julia Richer, Notre Temps)
- "Il conviendrait de rapidement retirer ce livre des kiosques avant que les Montréalais ne le voient" (Roger Duhamel, La Patrie)
- "Je ne trouve qu'un mot pour qualifier cette chose: danger!" (Gérard Filion, Le Devoir)

### J'AI MAUVAISE MINE

publié aux Editions de l'Autorité est néanmoins en vente dans toutes les librairies.



### La boîte aux lettres

# Y-a-t-il trop d'automobiles?

Montréal, 4 mai 1954  
Monsieur le rédacteur.

Récemment, M. Albert Côté, conseiller technique de la Fédération des coopératives d'habitations de la province de Québec, a donné au Richelieu-Québec une causerie dans laquelle il préconisait l'épargne comme remède à la crise du logement. Cette causerie a fait l'objet de commentaires par le rédacteur en chef de "L'Action-Catholique" dans la colonne que celui-ci rédige quotidiennement dans son journal.

Tout ce qui est dit, autant dans la conférence que dans les commentaires du journaliste est parfaitement conforme à la vérité. L'épargne est certainement le véritable moyen de régler le problème du logement. On peut même affirmer que si nos gens n'avaient pas rompu avec la pratique de cette vertu d'économie, il n'y aurait jamais eu de crise de logement.

Mais il y a une chose que je ne puis m'expliquer en lisant le compte rendu de la causerie de M. Albert Côté. Comment se fait-il que dans tous ses exemples cités pour attester le gaspillage d'argent fait par nos gens, le conférencier n'y ait pas inclus l'automobile de plaisance? Pourtant

c'est bien là que vont toutes les mises de fonds initiales exigées pour la construction d'une maison. Toutes les autres folles dépenses ne sont presque rien à côté de ce qu'engloutit l'usage désordonné de l'automobile de plaisance. S'il était possible de trancher la tête de ce monstre à quatre roues qui dévore économies, réputations, vertu, bonheur et avenir de tant de nos gens ce serait l'âge d'or dans notre province.

Je ne crains pas d'affirmer qu'au moins 75% de ceux qui roulent une automobile de plaisance n'en ont pas les moyens. C'est devenu une hantise, une manie, un entêtement: avoir une auto, ne serait-ce qu'une "bazou"... Ça passe avant la maison, avant les enfants. Si vous en doutez, promenez-vous dans les quartiers ouvriers de n'importe lequel de nos centres urbains, et vous y verrez alignées le long des chaînes de trottoirs, des automobiles de toutes marques. La plupart de ces automobiles appartiennent à des salariés locataires dont les familles vivent entassées dans des logements impossibles, et parfois jusque dans des taudis. Vous pouvez voir le "bazou" là tout près, symbole du plaisir témoigné en dollars par année. D'après une enquête faite il y a quelques mois aux Etats-Unis, une automobile neuve de \$2300.00 coûte à son propriétaire \$1042.00 de dépenses par année pour un millage de 10,000 milles. Au Canada, le coût en l'entretien d'une auto est sensiblement plus élevés qu'aux Etats-Unis. Il est facile de conclure que l'automobile de plaisance est un luxe et que ce n'est pas encore à la portée des gens du peuple dans notre pays. Malgré cela, il y a dans la seule ville de Montréal au delà de 200,000 automobiles; ce qui fait une auto par six personnes.

Si cette folie de l'auto fait sa place au bon sens, il est certain qu'une multitude de locataires pourraient devenir propriétaires de leur maison en très peu de temps. Cela libérerait des maisons que pourraient occuper ceux qui sont tout à fait incapables de former la mise de fonds initiale requise. Les familles qui peuplent les taudis par exemple, pourraient déménager dans ces logements plus sains et voir ainsi leur triste sort s'améliorer.

Il s'exerce toutes sortes de

Supprimons les dépenses d'une auto inutile et c'est tout de suite une épargne d'au delà de mille même temps de l'inconséquence de nos gens. Et cela s'aggrave d'autant plus que toutes ces automobiles sont sur la "finance". On sait ce que cela signifie pour le porte-monnaie que d'avoir affaire avec cette sorte de bailleurs de fonds!

pressions sur nos gouvernements pour les inciter à favoriser davantage la construction domiciliaire. Tant qu'il s'agit de coopération entre les pouvoirs civils et l'entreprise privée, il n'y a rien à dire; mais n'oublions jamais que

même en comptant sur la plus grande aide des gouvernements, il n'est pas possible d'aller plus vite que le progrès. Par conséquent, possédons d'abord une maison, et ensuite, quand nos moyens nous le permettront, nous aurons alors une auto.

J'espère que vous êtes de mon avis, monsieur le rédacteur et que vous n'hésitez pas à publier cette lettre. A l'heure actuelle, il ne peut y avoir de propagande plus éminemment sociale et salutaire que celle-là. Même si le monde n'en veut pas, il faut persister sans cesse la vérité.

Henri ALLAIN.

**QUI A DIT...?**  
"LE TEMPS C'EST DE L'ARGENT!"

BACON (FRANÇOIS), philosophe anglais  
Cette phrase qui traduit bien le rythme de la vie moderne est pourtant bien ancienne, puisqu'elle date de 1620.

Cette réclame fait partie d'une série publiée par

**Molson's**  
LA BIÈRE QUE VOTRE  
ARRIÈRE-GRAND-PÈRE BUVAIT

En raison de circonstances indépendantes de notre volonté, plusieurs lecteurs n'ont pu trouver L'AUTORITE dans les kiosques depuis quelques semaines. On voudra bien excuser ces regrettables retards qui ne se reproduiront plus. Désormais, L'AUTORITE sera en vente, le jeudi soir, au plus tard le vendredi, chez les dépositaires suivants:

- Angle Peel et Sainte-Catherine
- Angle Saint-Jacques et Saint-Laurent
- Angle Saint-Jacques et Saint-François-Xavier
- Radio-Canada, angle Dorchester et Bishop
- Terminus des Tramways, rue Craig
- 556, Est, rue Sainte-Catherine, près St-Hubert
- Librairie Ménard, 1564 rue St-Denis, près Ste-Catherine
- Pharmacie Brodeur, Queen Mary et Côte-des-Neiges
- Librairie "Au bon Livre", 5165 Côte-des-Neiges Université de Montréal
- Bernard Handy Store, angle Bernard et Outremont
- Angle Bernard et Avenue du Parc
- Gabriel Dozois, rue St-Denis, près Mont-Royal
- Restaurant l'ECHOIRIE, avenue des Pins, près Clark
- Restaurant Vendôme, 65, ouest, rue Henri Bourassa

Les lecteurs qui désirent recevoir le journal par la poste trouveront en page 4 le coupon d'abonnement

### Bulletin d'abonnement

L'AUTORITE, 2003, rue St-Hubert, Montréal, P.Q.

Messieurs, Veuillez nous faire le service de votre journal durant un an (six mois). (Biffez la mention inutile).

Ci-inclus chèque de ..... à cet effet.

Abonnement d'un an \$4.  
Abonnement de six mois \$2.50.

N. B. — Prière d'ajouter .15 cents si le chèque est tiré sur une banque en dehors de Montréal.

Nom .....

Adresse .....

### L'AUTORITÉ

Le plus vieux hebdomadaire de langue française de Montréal. Rédaction et administration: 2003 rue St-Hubert, Montréal, tél.: FRontenac 1127. Imprimé à St-Hyacinthe par l'imprimerie Yamaska. Autorisé comme envoi postal de deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa.

Directeur: Gérard Gingras.  
Rédacteur en chef: Jean Vincent.

Abonnement annuel: \$4.00 payable d'avance par mandat-poste ou par chèque encaissable au pair à Montréal.

### AVIS D'APPLICATION POUR DIVORCE

AVIS EST DONNÉ par les présentes que ILYA MALEK, de la ville et du district de Montréal dans la province de Québec, s'adressera au Parlement du Canada, au cours de la présente ou une subséquente session, pour obtenir le divorce de son mari, HELENA VOROBETZ MALIK, pour cause d'adultère.

DATÉ à MONTREAL, le 3ème jour d'Avril, 1954.  
JOHN M. SCHLESINGER,  
Procureur de la requérante,  
App. 201, Edifice Hemstrey,  
400 St-Jacques ouest,  
MONTREAL, Qué.  
17-24av-1-8mai

### AVIS D'APPLICATION POUR DIVORCE

AVIS est par les présentes donné que SUSAN PROBST, de la Cité et du District de Montréal, s'adressera au Parlement du Canada, à sa prochaine session, à la suite d'avec son époux ARTHUR O'BRIEN, vendeur, de la Cité et du District de Montréal, Province de Québec, pour cause d'adultère.

Daté à Montréal, ce 3ème jour d'Avril, 1954.  
GREENBLATT & GODINSKY,  
Procureurs de la requérante,  
600 Ste-Catherine Ouest,  
Montréal,  
8-15-22-29 mai.

de **KUYPER** **EXTENDED** **GIN**

La vraie saveur de Hollande

INDIEN EN 1699  
DISTILLÉ AU CANADA

### Bas NYLON

AU PRIX DE LA MANUFACTURE

No 32B — Bas nylon "Miss Drummond" 51gg., 15 deniers ultra-fins, belles teintes nouvelles. Grands: 8½-11, subs, 60 gg., 15 deniers. 12 paires \$9.50

No 12B — Bas nylon "Miss Schaefer", subs, 45gg., 30 deniers, légère reprise dans le pied ou le haut seulement, ligne foncée, couleur nouvelles. Grands: 8½-11 12 paires \$7.80

No 121B — Bas crêpe avec légère reprise dans le pied ou le haut seulement, la jambe claire de reprises, couleur beige. Grands: 8½-10½ 12 paires \$4.50

No 160W — Gros bas parfaits, 30% laine, gris, pour bûcherons, ou bas ordinaire 12 paires \$4.00

En commandant, veuillez ajouter à notre montant la taxe de 2% et le transport. Toute commande doit être accompagnée d'un mandat, sinon nous expédions C.O.D. Demandez notre catalogue gratuit 1954.

GILETS D'ENFANTS  
2 à 6 ans 30  
Gilets d'enfants, manches longues, lainage rayé 8 à 12 ans. 79—Coton trimpé 36" vgs à .36 la vg—Imprimé à .45 la vg.—Draperie 50-54" Imprimé 1.39. Gilets, motif Cow-boy 1.29, m. longue.

**Mme I. Schaefer**  
ENR.  
Boîte Postale 264  
Drummondville

### IMPRIMERIE YAMASKA

2003 Rue St-Hubert, MONTREAL Tél: FRontenac 1127

Impression de journaux et périodiques en tous genres  
Reliure — Travaux commerciaux — Photogravure

# Camus entretient le perpétuel dialogue entre le soleil, la terre et la mer...

## Dans "L'Été", l'écrivain de l'absurde confesse: "J'aurais aimé d'être un écrivain objectif"

Il y a moins qu'on ne pense de grands écrivains, c'est-à-dire d'artistes dont le mérite singulier, et peut-être unique, soit dans la qualité même de leur écriture. Albert Camus est incontestablement l'un d'entre eux. On en a voulu faire un penseur et je ne dis pas que sa pensée soit dépourvue d'intérêt. Tout le monde se rappelle encore la violente polémique qui le mit naguère aux prises avec Sartre. Il avait fait un éclatant début dans les lettres avec "Le Mythe de Sisyphe" où il découvrit l'absurde. Mais écoutez l'aveu qui se trouve dans son dernier recueil "L'Été" (1): "Dans la mesure où cela est possible, j'aurais aimé d'être, au contraire, un écrivain objectif J'appelle objectif un auteur qui se propose des sujets sans jamais se prendre lui-même comme objet.

Mais la rage contemporaine de confondre l'écriture avec son sujet ne saurait admettre cette relative liberté de l'auteur. Ainsi devient-on prophète d'absurde".

Je n'irai pas jusqu'à dire, et, quelques lignes plus bas, Camus l'indique lui-même, que l'absurde n'ait point joué un rôle décisif dans la découverte que l'écrivain faisait alors de lui-même. Pourtant, lorsqu'on lit, l'une après l'autre, les admirables proses qui forment "L'Été", proses qui ne nous étonnent, car elles étaient surprenantes, car elles étaient déjà partout dans l'œuvre antérieure, on se rend compte qu'Albert Camus est avant tout un écrivain, un grand écrivain, et que c'est cela qui compte avec lui. Il arrive qu'un tel écrivain soit particulièrement lié à une certaine contrée, à des souvenirs d'enfance et d'adolescence à jamais ineffaçables, et qu'il s'agit de rendre immortels.

Albert Camus est Algérien, et plus exactement Oranais. Oran était déjà le lieu de "La Peste". Une race nouvelle s'est formée depuis cent ans, en Algérie, du mélange, sous un ciel et sur une terre étrangère de Français du Nord et de Français du Midi, d'Espagnols, d'Italiens, de Maltais de Juifs. Elle a ses caractères physiques, son accent propre et jusqu'à sa langue. Les Algériens se reconnaissent entre eux et on les reconnaît aussi parmi les Français de la métropole. Voici que l'un d'eux est devenu un grand écrivain. La tâche de Camus, ce n'est pas ce que pensent, ou ce que croient, ou même ce que veulent les Français d'Algérie.

Il n'a rien de commun avec leurs aspirations ou leurs revendications politiques et je crois qu'il s'en désintéresse.

Camus exprime l'Algérie à peu près à la manière dont Mauriac exprime le Bordelais. Et encore Mauriac est-il, beaucoup plus que Camus, observateur social. Il est attentif à ces familles sorties des Landes et enrichies par le bois et la résine. Camus même pas. Il habite Oran, il écoute Oran, il se souvient d'Oran, et ce sont des pierres nues sous un soleil écla-

mus avait été un Oranais comme les autres, il n'aurait pas écrit. Mais il fallait qu'il fût un Oranais parmi les autres pour écrire comme il le fait. Il parle d'eux avec un mélange de sympathie et de s'écarter. Il peut se perdre dans leur foule sans y être reconnu.

Du reste, ce n'est pas seulement Oran, ni même l'Algérie qu'il a exprimées, mais tout un univers

un peu plus loin que les hommes de ce pays ont plus de cœur que d'esprit. Ne pourrait-on le répéter de lui-même? Rien n'est plus dur et, en un sens, plus inhumain, que cette ville de pierre, qu'il nous décrit, et qui est sa ville natale, la ville aussi de la peste. Rien n'est plus dur aussi, et plus désespérant que la philosophie de l'absurde, philosophie sans doute qui est familière, peut-être à leur insu, aux habitants de l'Algérie.

Mais rien n'est plus généreux en même temps que certains coeurs qui battent dans cette ville; rien n'est plus humain que la pensée de Camus, parce que rien n'est plus atroce que la misère au soleil.

Voilà donc ce que c'est qu'un grand écrivain: celui qui parvient à exprimer l'ineffable; celui qui échappe aux contradictions inévitables de notre nature par la grâce d'un style puisé au plus profond de lui-même. Il y a un dialogue perpétuel entre le soleil, la terre et la mer. Ils ne sont pas contradictoires, mais complémentaires. Ils composent ensemble, depuis les premiers jours du monde, une symphonie qui nous nous fait penser au paradis perdu. Il semble, par moments, qu'il suffirait de très peu de chose pour le retrouver. La perfection d'un style admirable nous en donne du moins, pour un temps, la nostalgie.

Jacques MADAULE.

(1) Un volume, Paris, Gallimard 1954.

par Jacques Madaule

tant, qui tournent le dos à la mer proche. C'est une montagne d'où l'on domine la ville. Ce sont des jeunes gens et des jeunes filles qui tournent autour d'un kiosque, et dont les habits, le comportement expriment tout ensemble une absence et une présence. Voici les cités de la solitude, ce qu'il appelle "les villes sans passé".

La Méditerranée, qui forme leur horizon est une des mers les plus chargées qui soient du passé, les plus chargées aussi de pensée.

Les souffles qui la parcourent, du littoral phénicien aux colonnes d'Hercule, charrient les plus illustres légendes. Mais l'Algérie est, au bord de cette mer, une terre muette, une terre dans souvenirs. Sa grandeur et son charme propres tiennent peut-être à cette absence, à ce silence. C'est cela même qu'exprime le style de Camus. Et quand je dis qu'il l'exprime, c'est par son être même, et non point par son contenu. Il y a, dans la phrase de Camus, quelque chose de net et de sobre, quelque chose d'inhabité. Une sorte de vide et de creux profond, qui aspire à une présence, à une plénitude inaccessible. Sinon, ce ce serait que l'admirable pierre d'Oran. Mais c'est une pierre insatisfait et sensible à sa propre inanité.

Là se manifeste le grand écrivain dans son domaine propre. Il nous donne l'exact équivalent verbal d'une réalité qui est, par elle-même, ineffable. Grâce à Camus l'Algérie est entrée dans la littérature française. Je sens tout ce que cette formule a de plat. Pourtant, je ne trouve pas de meilleur. Cela veut dire que l'Algérie a trouvé, cent ans après la conquête, une voix. Elle pourra la méconnaître. C'est normal. Les Oranais ne seront pas enchantés de ce que leur compatriote Camus a dit d'eux. Ils ne voudront pas se reconnaître dans le portrait un peu cruel que Camus en a tracé. L'écrivain ne peut pas éviter de prendre une certaine distance à l'égard de ce dont il parle. Si Ca-

méditerranéen, le soleil et la mer. Un monde auquel Valéry n'était pas étranger. Mais il suffit de prononcer le nom de Valéry à côté de celui de Camus pour mesurer aussitôt la distance qui les sépare. Avec Valéry, c'est la Grèce à travers l'Italie qui vient à nous. Avec Camus, nous sommes beaucoup plus près de l'Espagne, de sa tristesse et de son apreté.

La rencontre du Christianisme et de l'Islam ne la retrouvons-nous pas des deux côtés du détroit de Gibraltar? Ce n'est point là, d'ailleurs, ce qui requiert Camus, et son Algérie est, à cet égard très différente de celle de Gide.

Car on pourrait dire, bien sûr, que c'est avec Gide qu'elle est entrée pour la première fois dans la littérature française. Mais avec Gide, elle y entrerait comme une terre étrangère, exotique. Pour Camus, elle est la terre natale. On peut la quitter, s'en détourner, se lancer, comme c'est le cas à la fin du volume, dans une immense croisière océane. L'Algérie est toujours à l'arrière-plan. Le lien qui l'auteur ne peut pas plus se briser que celui qui unit Mauriac au Bordelais.

De tout cela résulte-t-il une morale? Cette morale que l'on pourrait appeler la morale de l'été?

Je le crois, et certains se sont montrés déçus, par exemple, qu'à la fin de "L'Homme révolté", il y eût cette espèce d'hymne au soleil. Les censeurs de Camus y ont trouvé prétexte à leurs sévérités.

Écoutez-le dans "L'Été": "La révélation de cette lumière, si éclatante qu'elle en devient noire et blanche, a d'abord quelque chose de suffocant. On s'y abandonne, on s'y fixe et puis on s'aperçoit que cette trop longue splendeur ne donne rien à l'âme et qu'elle n'est qu'une jouissance démesurée. On voudrait alors revenir à l'esprit".

Il me semble que ces phrases disent assez bien, non seulement le drame de Camus, mais aussi peut-être celui de l'Algérie. Il dit

## PROPOS SUR MONTHERLANT

L'Histoire d'amour de la Rose de Sable

En fermant ce livre, avec la secrète envie de le reprendre un jour, le lecteur réfléchi et tant soit peu cultivé dira: Quelle puissance de description, quelle lumière sur nos laideurs, quelle tranche de vie! Mais pourquoi? Sûrement pas parce qu'il renferme des pages licencieuses mettant en relief les appétits privés des humains. La vertu admirable de l'auteur réside ici en son courage, en la leçon de franchise qu'il administre, sans se soucier des applaudissements ni des tollés, à tous les hypocrites de la terre.

L'écrivain digne du nom, en effet, le romancier y compris, ressent d'abord la soif d'une conviction. Il écrit en vue de se rendre justice, de délivrer son esprit des croyances et doutes qui l'obsèdent. Autrement, impossible de s'écarter des sentiers battus. Ses livres conserveront l'odeur du plagiat, du conformisme; ils feront augmenter la série déjà imposante de toutes les platitudes conques et écrites dans l'unique but de plaire ou du moins d'éviter les flèches empoisonnées des censeurs intéressés, toujours à l'affût, désireux qu'ils sont d'assomoir au coin du bois, dans le noir, l'homme qui ose. A ce compte — au Canada français en particulier — peu de romanciers valent la peine d'être lus. Manquent-ils de talent? Non. Plusieurs possèdent une imagination fertile et une observation aigüe; ils savent leur grammaire "ad ongum"; ils connaissent de la langue les beautés et la finesse; peuvent même en saisir les nuances et le génie. Leurs oeuvres — si oeuvre il y a — demeurent cependant fades, incolores, inconsistantes comme des

bulles de savon à cause de cette peur invincible de réveiller telle ou telle susceptibilité, de faire bougeonner et s'épanouir une quelconque pudeur, d'asséner à telle forme vénérable de turpitude ou d'ignorance le coup décisif.

Certains de nos intellectuels — n'en étant pas, mon opinion apporte du moins la valeur de l'indépendance et du désintéressement — se plaignent de la pauvreté de notre littérature et de la mince influence qu'ils exercent. Ces chers intellectuels, pas si nombreux, préchent dans le désert; leurs jérémiades n'atteindront jamais la semelle du grand prophète; et il reste à craindre, s'il n'en tient qu'à eux, que notre pauvreté littéraire ne jouisse d'une vieillillesse prolongée.

Un savant religieux, en pinçant, confiait un jour à ses disciples: "Ecrire c'est enfanter spirituellement, et c'est presque toujours douloureux". Par écrire, il signifiait se délivrer, mettre en circulation un livre ressemblant aux autres livres, mais portant quand même un cachet d'originalité, une marque distinctive, des qualités assurant le droit de vivre.

C'est ce que la majorité des écrivains de France ont compris, et c'est ce qui constitue leur supériorité indéniable, quoiqu'en pensent nos pétards qui exhibent leurs marchandises à l'enghière.

Henry de Montherlant écrit donc pour dire quelque chose, et sans se demander au préalable si ses phrases offusqueront Monsieur ou Madame, pourront viser les laborieuses combinaisons d'un politicien malpropre. Les écrivains français possèdent-ils alors l'invulnérabilité? Jamais de la vie.

Mais quand ils se mêlent d'écrire, ils ont généralement un message à communiquer, bon ou mauvais. Et ils le font sans vergogne et sans malhonnête détour.

Aux chapitres IV et V du roman "L'Histoire d'amour de la Rose de Sable", Montherlant brosse en véritable artiste le portrait de Guiscart, une sorte de bohème, qui prend à la vie tout ce qu'elle peut donner. Guiscart est un homme heureux en dépit des embêtements de toute nature. Il renie la souffrance, et s'il se déchire aux épines, il n'en a cure, puisqu'il cueille la rose. "Je reste jeune, dit-il, parce que je ne suis pas hypocrite. Les gens veulent qu'on souffre pour qu'on soit comme eux; ils célèbrent la souffrance pour en atténuer l'aiguillon en tirant d'elle vanité". Il se moque aussi de la critique: "Je ne brave pas l'opinion du monde, plus que je ne la flatte; je n'en tiens nul compte; on ne me déshonore pas comme cela". Et ailleurs: "Tous ces gens-là avec tout leur (mot censuré) sont toujours stupéfaits et furieux quand ils s'aperçoivent qu'un inférieur est une personne humaine".

Voilà certes un personnage dont l'aspect devient de plus en plus rare, affichant ses convictions, les vivant, capable de se prononcer, et d'opérer le tri nécessaire dans le monde des idées courantes.

Les autres chapitres du roman racontent le stage d'un jeune officier Français en Afrique du Nord. Il y est arrivé avec toutes ses prétentions, résultat d'une éducation faussée. Fils de bonne famille, enfant gâté d'une mère ambitieuse, qui le place déjà dans la haute hiérarchie militaire, il croit

(suite à la page 4)

AUX  
Une invitation  
JEUNES ÉCRIVAINS  
Nous éditons  
TOUS GENRES  
DE MANUSCRITS  
Les EDITIONS  
MASKA Inc.  
2003, ST-HUBERT  
Montréal, P.Q.

La bière à la saveur parfaite  
**BRADING**  
8-22F54

# MON JOURNAL

18 avril.— Les amateurs de sensations fortes sont servis à souhait; l'Australie n'avait pas encore acquis l'habitude d'attirer très fréquemment l'attention de l'étranger, mais elle met aujourd'hui les bouchées doubles! Nous assistons à un roman policier dans la meilleure veine des fabricants de Hollywood; les bons et les méchants se poursuivent comme dans le western le plus traditionnel. Il ne manque rien pour satisfaire la curiosité des badauds: une sombre affaire d'espionnage, un réseau mystérieux tendu par une étrangère, la disparition du principal intéressé, une fuite en avion, des courriers brutaux, une jeune femme blonde qui fond en larmes en réclamant la liberté! Une enquête devra révéler qui sont ces fonctionnaires soviétiques Petrov, qui ont décidé un beau jour de livrer leurs secrets au gouvernement australien. Je veux croire, jusqu'à plus ample informé, le mari aimé par les plus louables intentions, encore qu'on puisse lui reprocher une certaine légèreté dans sa conduite; avant de procéder à une rupture de ban, eût été bien avisé de prendre les précautions requises pour assurer la sécurité de son épouse. Celle-ci ne doit en effet qu'à l'intervention rapide du premier ministre Menzies de n'être pas actuellement rendue à Moscou où l'accueil officiel aurait manqué de cordialité. Les méthodes policières sont rarement dignes d'éloges. Afin d'expédier Mme Petrov dernière le rideau de fer, les agents russes n'ont pas hésité à la dro-

guer; deux hommes de mains (fermes) l'ont hissée à bord d'un avion et il a même fallu les désarmer à Darwin. Façon pour le moins déconcertante de se conduire en pays étranger; on ne peut ensuite invoquer les privilèges de l'immunité diplomatique quand on viole soi-même sciemment les lois du pays dans lequel on se trouve. Sans tomber dans les excès hystériques des enquêtes à la McCarthy, il ne faut pas d'autre part se bercer de trop grandes illusions et s'imaginer que l'espionnage soviétique n'est qu'un mythe inventé aux fins d'une propagande anti-communiste aussi stupide que mesquine. Il n'est pas toujours facile de garder la mesure dans de pareilles complications. L'idéal est de trouver l'équilibre entre la panique et l'indifférence.

19 avril.— L'incident s'est déroulé en Grande-Bretagne. Les autorités de la B.B.C. avaient invité Mgr. John Heenan, évêque de Leeds, à prononcer une causerie sur son réseau. Dans son texte, le prélat avait rédigé les lignes suivantes: "Quiconque vous dit qu'il existe encore de la liberté religieuse dans ces pays sous le contrôle communiste est un fraudeur ou un imbécile. C'est qu'il ne connaît

pas les faits ou qu'il est un menteur. L'Église est en esclavage partout où règne le communisme". Il n'y a rien là de particulièrement original; c'est l'expression énergique d'une observation courante. La B.B.C. a cependant pris peur et demandé à Mgr. Heenan de bien vouloir modifier ce passage. L'orateur a consenti et lui a substitué ceci: "Nous sommes tellement habitués à la tolérance en Angleterre que nous la prenons pour acquise. On n'en agit pas agit ainsi ailleurs; en Espagne, par exemple, et en Irlande du Nord. Mais leur tolérance n'est rien, comparée au traitement sauvage imposé aux croyants dans les pays où dominent les communistes". Cette fois-ci, le prélat s'était fait entendre par le truchement des ondes. En accusant d'intolérance un pays catholique, l'Espagne, et un pays protestant, l'Ulster, il devait être convaincu qu'on ne pouvait le soupçonner de déviationnisme confessionnel. Il se trompait. La B.B.C. s'est officiellement excusé d'avoir diffusé une déclaration de cette nature". Tout commentaire est superflu. Une seule question s'impose: La liberté est-elle un mythe ou une réalité?

20 avril.— Les règlements de comptes sont rapides et sommaires entre gens du milieu. Le dénommé Battaglia n'avait recouvré sa liberté depuis quelques heures qu'il était retrouvé dans un terrain vague, se complaisant l'éventuellement prestement assassiné. Personne ne songe à lui organiser des funérailles civiques! L'événement n'est pas toutefois indifférent. Je ne vois à vrai dire aucun inconvénient à ce que les bandits de carrière s'entre-tuent, mais l'expérience démontre qu'ils ne s'en

par  
Roger  
DUHAMEL

tiennent pas là, qu'ils exercent aussi leur sinistre activité contre d'honnêtes et paisibles citoyens. Montréal peut maintenant concourir avec les principales villes nord-américaines comme centre de la pègre. Record peu enviable, dont nous n'avons pas à nous flatter. La police accompli scrupuleusement sa besogne, nous n'avons pas raison d'en douter; qu'elle re-

double de vigilance. Je n'ai pas la naïveté de penser qu'il soit possible de transformer notre ville en un monastère où la vertu serait constamment honorée. On devrait toutefois espérer être débarrassé de ces récidivistes, de ces professionnels de la violation des lois.

21 avril.— Un grand ingénieur français est de passage dans notre pays. Spécialiste de réputation internationale, M. André Coyne a accompli une carrière brillante dans plusieurs pays. Rompu à toutes les techniques de son métier, il met néanmoins ses auditeurs en garde contre l'illusion dangereuse de la spécialisation outrancière, un des vices de notre époque. La trop grande spécialisation "est nécessairement étroite dans sa perspective et souvent elle sacrifie le tout à la partie. Il est essentiel de conserver l'esprit de synthèse". C'est le rappel des exigences supérieures de la culture. Beaucoup parmi nous s'imaginent qu'il est avantageux de se cantonner dans son domaine propre et de perdre de vue de plus vastes horizons. C'est une erreur.

Avant d'être médecin ou ingénieur ou avocat, il importe d'être un homme, avec tout ce que cela

comporte. Tout rétrécissement est un signe de faiblesse. Pour des motifs d'utilité immédiate, certains éducateurs en viennent à penser qu'il faut aller droit à l'essentiel, que la culture humaniste n'est qu'un fardeau inutile, dont les jeunes d'aujourd'hui peuvent aisément se dispenser. Il est possible de deviner un bon exécutant sans connaître le grec et le latin, les belles-lettres et l'histoire; on ne parvient jamais à dépasser un certain niveau. L'avertissement opportun de M. Coyne devrait faire réfléchir les esprits trop pressés.

22 avril.— Une toute jeune fille d'Ottawa, Daphne Price, étudie depuis près de trois ans la science politique à l'Université d'Ann Harbor; elle n'a aujourd'hui que dix-neuf ans. Pendant que ses professeurs lui enseignent les grands principes d'une science fort approximative, elle lit aussi les journaux, elle discute avec ses camarades sur le campus, elle s'embrasme pour les idées en cours.

Bien sûr, elle ne comprend pas tout; le petit brunette ne parvient pas à départager la vérité de l'erreur, le bon sens de l'exagé-

ration. A cet âge, la ferveur flambe facilement; elle entend tellement parler des méchants, des espions, des traîtres! Elle décide alors de moucharder. La jeunesse, a dit Claudel, est l'âge de l'héroïsme... Elle fait parler ses camarades, surtout ceux qui nourrissent des penchants communistes plus ou moins avoués. Riche de ce butin obtenu en fraude, Daphne s'en ouvre à un professeur qui la dirige jillico vers le F.B.I. Toujours à l'affût des renseignements, la police affectionne les moutons, même quand il ne s'agit que d'innocentes brebis. Daphne transmet ainsi plusieurs rapports, notamment sur Edward Shaffer. Et tout à couple remords s'empare d'elle: Shaffer est-il un beau garçon dont son coeur s'est ému? Peu importe en tout cas, la petite lâche le paquet, elle fait amende honorable, elle comprend aujourd'hui qu'elle ne faisait pas un joli métier. C'est une histoire toute simple, une histoire lamentable. N'est-il pas inquiétant que la sécurité d'un grand pays soit subordonnée aux confidences plus ou moins fondées d'une adolescente qui rêvait sans doute de jouer un grand rôle et qui n'est que la pitoyable victime de lectures mal assimilées ou d'une propagande excessive? Nous devons placer plus haut le prix de la liberté.

Roger Duhamel,  
de l'Académie canadienne-française.

# spectacles

par  
**Paul Toupin**

## Grâce à GRATIEN GELINAS La télévision vient de franchir une ETAPE IMPORTANTE vers la perfection artistique

Rendons à Gratien Gélinas ce qui est à Gratien Gélinas. Son spectacle de lundi dernier fut le meilleur que j'aie vu et qu'il donnait la télévision canadienne. Nul autre programme ne se compare au sien, nul autre n'a ses qualités, son entrain, son originalité. Même sur le canal américain, comme on dit, je ne connais que *Toast of the Town* qui ait plus de variété mais qui soit aussi plus lourdement publicitaire. La personnalité de Ed. Sullivan est d'un cabotage à nul autre pareil. Au risque de décevoir, de contrarier, de mécontenter même ceux et celles qui s'attendent à voir embrocher Gratien Gélinas, comme je le fis à la publication de *Tit-coq*, j'écrirai, au contraire, que la télévision canadienne vient de franchir, par la grâce de Gratien Gélinas, une étape importante du si difficile chemin de la perfection artistique. Le plus aveugle des aveugles l'aurait remarqué. Gélinas allie ses talents de scénariste à ceux de comédien. Il impose sa personnalité à toute sa revue. Son programme était plus un programme Gratien Gélinas qu'un programme Molson ou qu'un programme Radio-Canada. Je n'ai jamais boudé mon plaisir. Et je prends un plaisir non moins égal à dire que sa revue m'a plu.

J'osai me séparer de la cohorte des louangeurs qui comparaient l'auteur à Molière et à Shakespeare. Avec le seul Victor Barbeau — pourquoi Radio-Canada le tient-il dans l'ombre? — J'osai écrire que *Tit-coq* n'était pas un chef d'œuvre. Certains de mes confrères faillirent me lapider. Je l'aurais été si New-York n'avait fait à *Tit-coq*, par la voix de ses critiques, le sort que l'on sait.

J'osai également faire la louange de la renommée mais que la renommée ne dépasse souvent pas les frontières. Il en a le plus illustre exemple en la personne de Shakespeare... Il existe une centaine de millions de Chinois, une centaine de millions d'Hindous qui n'entendent jamais son nom. La gloire, cette chose relative, donc... Je lisais je ne sais où qu'Alexandre VI faisait

pense, qu'un fabricant de pièces, dont toutes se ressemblent... Si Gratien Gélinas avait réussi à New-York, que de suites à *Tit-coq* n'aurait-il pas écrites? Mais peut être maintenant comprise à Paris et à Bruxelles. Je m'en réjouis. Si monsieur Gratien Gélinas se figure que je me rétracte... il se trompe. Qu'il compare lui-même son solo à celui du veuf à la scène du retour du conscrit. C'est le jour et la nuit. C'est le jour pour le veuf, c'est la nuit pour le conscrit. Le solo du veuf est joué de façon brillante, et dit avec un art certain. La langue est tout à fait française, sauf quelques expressions, rares. Nous sommes amusés cyniquement à l'espèce de cantate à trois voix et en vers rimés. Singulière Madame La France... La colonie française a dû se sentir dans ses petits souliers. Mais il y avait là certaines vérités audacieuses, réelles. Et chacun connaît de ces Français qui n'aiment du Canada que les dollars qu'ils y viennent faire. Même l'annonce Molson était discrète, ce qui prouve que la meilleure publicité l'est toujours. (Il me suffit d'entendre une annonce se répéter pour réellement croire que le produit si vanté doit être du poison à rat). Enfin, ce fut une heure intéressante, parfois brillante, une véritable rentrée. Nous en étions des plus heureux, pour lui, pour nous. Lété nous semblera long sans ce programme. Que dire de plus?

Paul TOUPIN



Mais l'opinion publique est si lâche, si docile, si influençable, si hésitante, si ignorante, si puérile, si indécise... etc., etc. L'opinion publique, honteuse de ses transports passés, revenue de sa ferveur hystérique, ne considéra plus Gratien Gélinas comme un génie universel mais comme un symbole national. (Le Canada, grande nation économique a un besoin pressant de génie... et le parlement fédéral finira bien par s'en trouver un). Quant à Gratien Gélinas, il a pris le temps voulu pour méditer sur les fluctuations de la gloire. Il doit savoir maintenant que le succès est un produit, et qu'il y a un marché "littéraire" avec ses agents de change. Mais comme tout est toujours pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles, même dans ce monde impossible du théâtre canadien, il doit bien

brûler du papier afin que ce spectacle lui rappelle la vanité de toutes choses. Qui sait si Gratien Gélinas n'a pas fait brûler *Tit-coq* pour en montrer les cendres à ceux qui le croyaient éternel. Je suis convaincu que sa sagesse aura profité de son échec de New-York. Ça aura peut-être été l'événement le plus profitable de sa carrière. Il y a des échecs plus valeureux que bien des triomphes. "Life with father" qui tint l'affiche durant sept ans n'arrivait pas à la cheville théâtrale de *Tit-coq*. Non, je crois sincèrement que New-York a, en quelque sorte, sauvé Gratien Gélinas en l'obligeant à reviser certaines idées, certains aperçus, dont il était peut-être trop "certain", non... il a gardé un silence de quelques années. Il s'est recueilli. Il a travaillé ferme à améliorer son jeu de comédien, corrigeant ses gestes, corrigeant son accent. Même sa langue, autrefois très locale et même très zonéuse...

Avec un échec retentissant au début de sa carrière, Sacha Guitry fut devenu autre chose, je

"Ondine": la meilleure pièce étrangère à N.-Y.

Le cercle des critiques dramatiques de New-York a désigné "ONDINE", adaptée à la scène américaine par M. Maurice Valency, comme la meilleure pièce étrangère de l'année. Seize critiques se sont prononcés en faveur de Jean Giraudoux et cinq pour T. S.



Audrey Hepburn dans "Ondine"

Eliot dont "The Confidential Clerk" est également joué cette année à Broadway. Une adaptation de la "Folle de Chaillot" de Jean Giraudoux par M. Valency s'était également vue attribuer la même distinction en 1948.

## Les musiciens russes à Ottawa

### Une soirée inégale mais divertissante

Après une tournée qui les a conduits dans plusieurs centres canadiens, les six artistes soviétiques jouaient à Ottawa, au théâtre Capitol, devant une salle comble et enthousiaste. Une grande partie du corps diplomatique était présent.

Les artistes au programme: Elizabeth Chavdar, soprano; Pavel Serebryakov, pianiste; Arthurs Frinbergs, ténor; Sophia Golovnika, danseuse; Leonid Kogan violoniste et Leonid Zhdanov, chanteur.

La formule même du programme, celle de présenter plusieurs artistes, offre des avantages et des désavantages: ce que l'auditoire gagne en variété, il le perd en unité. Et lorsqu'un artiste de la trempe du violoniste Leonid Kogan débute le programme, la tâche devient assez difficile pour ses successeurs. C'est en quoi l'auditoire manqua de discernement en applaudissant en bloc tous les artistes, même lorsqu'ils n'étaient pas à la hauteur de la situation comme le ténor Frinbergs ou Madame Chavdar, cette dernière infiniment supérieure vocalement, mais limitée quant au répertoire et aux moyens d'expression.

Pour ce qui est du violoniste Kogan, nous avons affaire à un très grand artiste dont les ressources techniques immenses lui permettent de s'adonner totalement à la pensée de l'auteur. Les difficultés de la CHACONNE de Bach disparaissent sous son archet pour nous donner la musique même. Kogan possède une sonorité ample et pure, une articulation et une intonation impeccables, sans parler de la maîtrise des doubles-cordes harmoniques, spiccato et même du pizzicato pour la main gauche dans le Thème et Variations de Wieniawski de valeur musicale douteuse. M. Kogan avait inscrit aussi *Serenade Mélancolique* de Tchaikowski, belle page lyrique qui rappelle le POÈME de Chausson. En rappel, une MARCHÉ de Prokofieff de qui l'artiste avait déjà donné avec brio et humour deux extraits de PIERRE et le LOUP. Sophia Golovkina et Leonid

Zhdanov donnaient PAS-DE-DEUX DE DON QUICHOTTE, l'ADAGIO et REVERIE, du ballet BAJADERA, de Incaus, et une Valse de Strauss. Ici encore, la technique dominait; du métier certes, mais on aurait souhaité plus de souplesse et de grâce. Au piano, l'excellente accompagnatrice Galina Maksimova.

Le pianiste Serebryakov excellente dans les romantiques auxquels il se limita; bravoure dans le SECOND MOUVEMENT MUSICAL de Rachmaninoff, SUGGESTION DIABOLIQUE de Prokofieff et une ETUDE de Liszt rarement jouée; poésie dans le Sonnet no 123 de Liszt également joué; l'artiste nous fit apprécier un très beau pianissimo.

Dans l'ensemble, une soirée inégale mais divertissante.

Pierre RAINVILLE

## Propos sur Montherlant

(suite de la page 3)  
que les musulmans sont des sujets négligeables, sans idéal aucun et à qui un officier de France peut dicter tous ses desirs et tous ses caprices. Mais voici qu'il découvre "que la vie est une chose extraordinaire, plus extraordinaire que le génie".

Afin de dissiper le cafard, il entre en relation avec une jeune Arabe, qui ne se livre qu'à moitié, mais si différemment. Auligny, très naïf et très sensible, devient, à son propre insu, follement épris de cette Aram énigmatique, qui le laisse tout désemparé comme une pauvre bête non initiée aux embûches du désert. Le jeune officier touche "le fond de la détresse humaine; il se voit barré en arrière et en avant; il se rend compte qu'il s'est sacrifié pour une chose dont il doute lui-même". Et il en conclut en son for intérieur, à l'exemple de Guiscart, que

"l'homme est un animal inconséquent, ne paraissant conséquent que lorsqu'il s'est arrangé pour la galerie".

Ce roman, en somme, qu'il faudrait citer et citer encore, nous fait toucher du doigt la déficience profonde de la prétendue bonne éducation dispensée au sein de nos familles bourgeoises; il révèle que l'hypocrisie reste à la base de nos gestes grandiloquents.

Pas du tout doctrinaire, ne posant jamais au moraliste, Montherlant a écrit un livre susceptible de faire réfléchir. Son style n'a pas le poli ni la recherche de celui d'un Anatole France, mais ses idées qu'il présente indolent une vivacité extraordinaire et se maintiennent et se maintiendront longtemps encore dans une certaine actualité.

Valère LABBE

[1] Chez Plon

## L'opinion d'un peintre de Québec Au bal de la matière qui chante, Ce ne sont pas toujours les mêmes qui dansent...

Les disciples de monsieur Borduas, Paul-Emile, ainsi que l'rommé Paul Gladu, sont plongés dans les joies extatiques que leur procure la présence ineffable du maître bien aimé. Il y a quelques temps, ils écoutaient dévotement les syllabus transcendants du "GRAND INITIÉ", expressément venu des U.S.A., où il semble avoir trouvé un climat propice à l'accomplissement de ses expériences sidérales.

Les Boy Scouts du COSMOS ne dormaient pas durant cette éclipse de la disparition momentanée de l'"ASTRE" fut pour eux l'occasion d'arpenter seules les plaines de leur "réalité intérieure", et de graver les cimes vierges qui se dressent loin au-dessus des vides de la pensée.

Quand sonna l'heure du JAMBORÉE, un à un, avec l'esprit de modestie et de soumission qui convient aux néophytes, ils sont venus au jugement du "GRAND INITIÉ", afin de lui présenter l'humble fruit de leurs pérégrinations dans ces déserts ingrats, où souffle le vent du génie et où croît l'herbe amère des solitudes méconnues. Très lentement, "le temps d'un éclair de compréhension dans les beaux yeux de la compagne de monsieur Gladu", et sous le signe de l'ACCIDENT (de l'accident qui donne la note exacte du chant de la matière), se sont séparés le vin et la lie. Sur 250 aspirants au COSMOS ACCIDENTEL, 97 exécutants furent choisis pour chanter la matière sur les murs de la galerie Antoine, et pour atteindre "cette morsure de l'absolu" qui les lancera dans l'univers de Borduas.

Quand j'appris que quelques peintres de la ville de Québec avaient eu l'insigne honneur d'accéder aux joies du COSMOS, j'éprouvai un désir violent de connaître les trames qui avaient prélué à leur enfantement. Qui était m'aperçus que sa "réalité intérieure" était en proie à un profond bouleversement, quand il me chuchota les secrets de son ACCIDENT COSMIQUE. "Je pris de la gouache, me dit-il de l'encre et de la peinture à l'huile; frémissant, j'y jetai en tremblotant quelques graines de tabac A-louette et j'attendis... un peu de sel... un peu de poivre, jeté plus brusquement... ô délices! ô impulsion créatrice! quelques plumes d'oiseaux de chez nous". Pâle, quasi défaillant d'émotion, Jean-Paul baibutait: "C'est à ce moment exact que l'ACCIDENT se produisit, l'"OISEAU ROC" venait de jaillir! Tel était le titre de sa toile.

Je le quittai sans mot dire, pour ne pas troubler l'extase euphorique de l'enfantement qu'il venait

de revivre pour moi, et, je me retrouvai chez Edmund Alleyn, excité, drogué que j'étais par le désir intense d'avoir d'autres secrets de la bouche même d'un autre nouveau venu au monde intime du COSMOS.

O Edmund, que fis-tu, lui demandai-je? Il me répondit, les yeux perdus dans l'achèvement d'un rêve transcendantal: "Je pris de l'encre noire et rouge que je jetai brutalement, en secouant mon pinceau à deux pieds de mon papier encore vierge et, d'une main plutôt molle, je secouai mon papier en le brassant de bas en haut. Mais j'étais insatisfait. Je pianotai donc sur l'ensemble avec neuf de mes dix doigts, hélas, ce n'était pas encore cela. J'étendis alors une couche de gouache grise... toujours rien, l'ACCIDENT semblait me boudier, alors, voulant résolument atteindre au COSMOS, je secouai violemment mon papier, et à deux mains cette fois, et, poussant de petits cris aigus, je recouvris le tout de points de gouache multicolore... ô Claude, c'est alors qu'enfin... le COSMOS vint!"

Les deux toiles, dont l'enfantement est décrit ci-haut, portaient respectivement les titres de: "L'OISEAU ROC" et "ÇA ARRIVE DANS LES MEILLEURES FAMILLES, NO 1".

Elles étaient visibles gratuitement tous les jours, de 10 A.M. à 10 P.M., et ce, du 20 avril au 4 mai, à la galerie Antoine. Elles ont été acceptées et jugées avec la perspicacité que personne, sauf les méchants pompiers, ne conteste à Borduas, Paul-Emile.

Claude PICHÉ  
notice is hereby given that we have sold and transferred all our present and future book and other accounts, claims etc. unto the provincial bank of Canada, Montreal Feb 15, 1954 unton co. ltd per president.  
mai 8-16-54-59

Demandez la  
**LAGER "Cinci"**  
**BRADING**

BRADING'S  
**Cincinnati Cream**  
LAGER  
"THE FAMOUS CINCI"

BRADING BREWERS LIMITED  
OTTAWA - WINDSOR  
MONTREAL - HAMILTON

**Bière de riz de choix**  
Gagnante du Premier Prix de Paris 1953

**MAINTENANT À MONTRÉAL**